

DAVID PATSOURIS

COGNAC BLUES

ROUERGUE
noir

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Charly est un professionnel. Quand il ne tue pas pour les maîtres du vignoble, il protège la tranquillité de leurs fêtes, intimide les gêneurs. À Cognac, les viticulteurs en colère font flamber des bûchers aux portes de la ville. Charly est chargé d'éliminer Bernard Bellion, un syndicaliste opiniâtre et insoumis qui n'a pas compris ce qu'il en coûte de vouloir résister aux rois du négoce. Seulement ce mort-là ne va pas le laisser tranquille. Charly le pressent, à peine reparti vers les spots de surf et la côte atlantique, là où surgit Gail, une fille toute légère dans un halo de cheveux noirs. Alors que Charly tombe amoureux comme il se laisserait emporter par une déferlante, son complice se suicide, taraudé par le remords. Des ombres menaçantes peuplent soudain la presque île magique, entre Seudre et Gironde. Peut-on mettre un gilet pare-balles au bonheur ? Charly, le tueur qui fuit ses fantômes dans le ressac de l'Atlantique, Gail, la fille trop heureuse qui croit au paradis, foncent ensemble, jusqu'au manque d'oxygène. David Patsouris signe un premier roman hypnotique et âpre, où l'amour garde la force de tout renverser.

DAVID PATSOURIS

Né en 1971, David Patsouris est journaliste à Sud-Ouest depuis 1998. Actuellement en poste à Arcachon, il a travaillé pendant quatre ans à Cognac. Cognac blues est son premier roman.

Dans la collection Rouergue noir

Juan Bas

Vade retro Dimitri, 2013

Peter Guttridge

Promenade du crime, 2012

Le Dernier Roi de Brighton, 2013

Peter May

Trilogie écossaise

L'Île des chasseurs d'oiseaux, 2010 (Prix Cézam des lecteurs 2011)

L'Homme de Lewis, 2011 (Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

Le Braconnier du lac perdu, 2012

(Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

Série chinoise

Meurtres à Pékin, 2005

Le Quatrième sacrifice, 2006

Les Disparues de Shanghai, 2006

Cadavres chinois à Houston, 2007

Jeux mortels à Pékin, 2007

L'Éventreur de Pékin, 2008

Colin Niel

Les Hamacs de carton, 2012

David Patsouris

Cognac blues, 2013

Pascal Vatinel

L'Affaire du cuisinier chinois, 2007

Les Larmes du phénix, 2010

Parce que le sang n'oublie pas, 2011

Environnement mortel, 2012

Attilio Veraldi

Nez de chien, 2008

L'Amie de nos amis, 2010

Élisa Vix

La Nuit de l'accident, 2012 (Prix Anguille sous roche 2012)

Rosa mortalis, 2013

Dan Waddell

Code 1879, 2011 (Prix Cézam des lecteurs 2012)

Depuis le temps de vos pères, 2012

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0534-5

www.lerouergue.com

David Patsouris

COGNAC BLUES

roman

ROUERGUE
noir

À Christine, Anna et Clémence.

Cette histoire est une pure fiction. Tous les personnages de ce récit sont inventés. De même, leurs analyses, leurs propos et pensées leur appartiennent et n'engagent qu'eux. Certains événements réels sont relatés mais ne servent que de trame et sont tordus et reconstitués à la guise de l'auteur. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnes vivantes, ou ayant vécu serait donc fortuite, règle qui s'applique aux noms de famille, de firmes, d'associations (politiques, économiques ou autres), etc.

L'auteur.

Gloire aux pionniers, aux ingénieurs financiers de Chicago qui, voici plus de vingt ans, ont compris que le dollar était la vraie matière première, bien plus volatile et bien plus prometteuse que la viande sur pied !

Nous sommes au sommet de la grande chaîne des prédatons. Nous sommes un stimulant nécessaire. Le crabe mange le plancton. L'homme moyen mange le crabe... Pourquoi ne pas continuer ?

Gilles Châtelet, Vivre et penser comme des porcs.

Je suis un tueur.

Et aujourd'hui, ce jeudi de la mi-septembre, à 11 heures 17 très précisément, je travaille.

Nous sommes entre deux rangs de vigne, du côté de Salles-d'Angles, pas loin de Cognac. Il fait chaud. Le soleil brûle ma peau. Je suis en tee-shirt et en jean. Les mains gantées. Rien d'autre. Je ne suis même pas cagoulé. C'est inutile : l'homme que nous venons de tabasser va mourir. Il ne témoignera de rien. Et c'est évidemment le but. On nous a payés pour ça. Cher.

Il est étendu sur le sol. Il gémit doucement. En crachant un mélange de salive et de sang. Il ne peut même plus ouvrir les yeux tant ils sont tuméfiés. Sa main gauche tremble en serrant un peu de terre. Le soleil fait apparaître des noirceurs sur sa peau. Il faut l'achever.

C'est la quatrième fois que je tue un homme.

Qui va donner le dernier coup de batte ? Thierry n'en veut plus. Il a vomi il y a dix minutes. Quand l'autre a crié.

Je vais le faire.

Il est tellement mal, tellement sonné, et blessé et arraché de partout et sanguinolent qu'il ne peut même plus demander pitié. Il respire par à-coups, toujours en bavant du sang par sa bouche déchirée. Peut-être a-t-il encore la force de se demander pourquoi les choses ont tourné ainsi. Pourquoi les circonstances l'ont conduit jusqu'ici, à crever dans cette parcelle de vigne. Peut-être se pose-t-il la seule question qui vaille pour lui aujourd'hui : qu'ai-je donc fait ou dit dans ma putain d'existence pour mériter ça ? Et peut-être trouve-t-il, à chacun des coups qui s'abattent sur lui, des réponses.

Sa vie se répand sur le sol...

À la limite, on pourrait le laisser clamser comme ça. Ce serait un risque. Et moi, je n'en prends jamais. C'est interdit.

Je tiens la batte de base-ball dans mes mains. Je cherche un peu de sang-froid dans mes bras.

J'en trouve et je frappe : sa tête éclate dans l'herbe jaunie. Rougie maintenant. C'est fini. Il est mort. C'est fait... Oui, c'est fait.

Thierry vient de s'écrouler par terre. Il pleure.

Faut pas rester là. Pour la forme, je fouille les poches du cadavre et lui pique son portefeuille. Puis je le retourne face (ce qu'il en reste) contre terre. Ici, au soleil. Que l'on retrouve le corps n'a absolument aucune importance. Je laisse même la batte juste à côté.

– J'te ramène où ?

Thierry ne répond pas. Il reste prostré, à regarder les vignes, sans rien dire. C'est la première fois de sa vie qu'il voit ça. Et là, il bute, il réalise pas, il cale sur le monde, tel qu'il est, et tel qu'il y participe. Il s'en remettra.

Enfin, c'est pas rien de tuer un homme...

– Oh ! Thierry ?

Rien à faire, il est vidé.

Je l'aide à monter dans la voiture. Un sac de dégoût. Je m'assois sur le siège, je souffle un grand coup et je me concentre en silence sur ma main droite, afin qu'elle cesse enfin de trembler et qu'elle arrive à glisser la clé dans le neiman. Je démarre et j'allume l'autoradio :

« La situation est toujours bloquée à Cognac. Les viticulteurs de l'UVC, du SUVC et du MIV ceinturent la sous-préfecture, empêchant tout trafic vers Cognac, dans les deux sens. Des dizaines et des dizaines de tracteurs stationnent à tous les ronds-points de la ville. Par ailleurs, en ce moment même, une délégation des trois syndicats viticoles est reçue par le sous-préfet, mais rien n'a filtré sur le contenu des discussions. Jean-Pierre Lilonde, Radio-France La Rochelle pour France Inter. »

J'éteins. Foutaises, conneries, de la merde.

On entre dans Segonzac, et je laisse Thierry au début de la rue déserte où habitent ses parents. Il descend de ma caisse sans même lâcher un mot. Il chiale comme un môme. Je veux lui dire quelque chose et puis finalement je ne lui dis rien. Je l'appellerai peut-être dans la soirée, histoire d'être sûr et certain qu'il va encaisser le choc. Je n'aime pas laisser les choses aller au hasard. C'est pas bon le hasard, pas bon du tout. Pas dans mon métier.

Le hasard, c'est pour les cons.

Je fais demi-tour et je repars. Je prends une feuille de Sopalin pour essuyer mon front, ma bouche, mes yeux. Il fait chaud oui, mais pas que... J'inspire, j'expire, j'inspire, j'expire. Ça va, ça va... Oui, ça va aller, comme toujours, comme d'habitude, pourquoi non ?

La campagne est belle, jaune, noyée de soleil. Personne sur la route. Je respire un grand coup. Je me calme lentement.

J'essaie de redescendre tant bien que mal. D'atterrir sans me crasher, sans me faire trop mal. J'ai ma méthode à moi qui, jusqu'ici, a fonctionné. Enfin, à peu près. Je vais me tirer d'ici quelque temps. Aller sur la côte. Voir la mer. Me baigner. Surfer. Boire. Sauter des estivantes, s'il en reste. Dépenser du pognon. Laisser couler un peu tout ce que j'ai là, à l'intérieur de moi. M'épancher en silence. Discrètement. Et aussi peut-être voir de loin ce qui va se passer.

Et encore... J'en ai rien à foutre. Tout ça n'est pas mon problème. Y a plus qu'à attendre qu'ils me paient. Guitton me donnera demain une enveloppe pleine de liquide et, plus tard, une valise de billets sera transférée sur le compte que j'ai ouvert il y a quelques semaines à l'International Bank de Zurich. Maintenant, ciao, ciao... La côte, les vagues, les filles.

J'arrive à Cognac.

La ville est bouclée. Des dizaines de tracteurs stationnent à chaque carrefour et bloquent toute la circulation. Plus personne ne peut ni entrer ni sortir. Quatre jours que ça dure. Les viticulteurs réclament des aides pour se dégager de la crise qui secoue le Cognaçais depuis maintenant quelques années. Comme leurs chefs le leur ont demandé, ils gueulent contre l'État. Il faut bien qu'ils gueulent, qu'ils vomissent autre chose que la fatalité. Qu'ils continuent, personne ne les gênera. Et ils ne gêneront pas grand monde...

La population, elle, est affolée, et ne sait plus ni quoi faire ni quoi penser. Pauvres connards de Cognaçais qui ne comprennent plus rien à ce qui se passe chez eux, qui ne comprennent pas que les dollars du cognac n'inondent plus leurs poches mais celles des actionnaires des énormes multinationales qui ont racheté les grandes maisons de négoce, qui ne comprennent plus que les profits du cognac ne ruissellent plus

dans les moindres recoins de leur ville, qu'ils ont été détournés loin d'eux, très loin d'eux, les écluses ne laissant plus que quelques maigres ruisseaux mouiller de temps en temps les rues de leur cité. La population n'a rien vu, ne voit toujours rien. La population est conne. Elle ne comprend rien. La population est bête, et nous, nous nous en servons.

Autour de Cognac, il n'y a même plus d'embouteillage, les gens savent qu'ils ne peuvent pas passer. Sauf moi. Moi, je sais qu'ils me laisseront entrer dans la ville. Au barrage de La Trache, Guitton sera là. Il me glissera deux ou trois mots à l'oreille et me laissera filer.

Voilà un raccourci pour expliquer ce qu'est la vie : y en a qui passent et d'autres qui ne passeront jamais. C'est comme ça. La vie quoi... Faut simplement être du côté des passeurs. Question d'arrangement, de compétences, de naissance ou de fric.

À La Trache, les tracteurs méditent la vie des barbelés. Va falloir que Guitton explique à l'un de ces bouseux qu'il doit pousser sa charrette pour que, moi, je puisse circuler. Il ne comprendra pas, évidemment. Il va demander des réponses à ses pourquoi. Et comme tous les hommes, tous ceux de la vie courante, tous ces mecs sans histoire ni pouvoir, il ne captera pas qu'il y a des choses qu'il ne doit pas savoir. Une fois sa colère avalée, il repartira crever avec ses points d'interrogation. La vie ne plaît qu'à ceux qui ne posent que les questions auxquelles ils sont sûrs de répondre.

Moi, par exemple...

Je m'arrête au rond-point. Je lève doucement le bras pour alerter Guitton. Il ne me voit pas.

– Oh ! Guitton !

Il entend. Me voit. Se pointe vers moi. Me sourit. Guitton et son mètre soixante. Guitton et son anneau à l'oreille. Guitton

et sa barbe de dix jours. Guitton et son jean crado. Guitton et son tee-shirt pour faire rire, avec Che Guevara imprimé dessus.

Je le connais depuis le collège. Copains d'enfance. Et maintenant oui, toujours copains, mais d'une façon très différente. On ne s'ennuie plus ensemble pendant les heures de colle. On ne fait plus les cons en boîte de nuit. On ne drague plus les filles à deux. Il joue les intermédiaires, ici entre eux et moi, et aussi les petits nerveux qu'on aime bien avoir avec soi quand ça va mal, quand il faut faire un peu peur. Et quand il faut faire très peur, vraiment très peur, c'est moi qu'on appelle. Via Guitton.

Il s'approche.

– C'est bon ?

Je fais signe que oui, que c'est bon, en fermant les yeux. Pas plus. Je suis pas un mec qui cause. J'aime pas parler. Je ferme ma gueule. Toujours.

Guitton inspire un grand coup et se retourne. Il fait signe à un gros type en bleu de travail. Le gonze souffle, marmonne un ou deux trucs dans les replis de son cou, lâche son sandwich et grimpe sur son tracteur. Sans poser de questions, il allume le moteur de son engin, passe une vitesse et fait reculer sa machine, laissant béants quelques mètres, où je m'engouffre.

Je suis passé.

Dans le rétro, je vois Guitton courir vers moi. Je stoppe et je me retourne.

– On se voit demain ? À la Coubre, et je te file le fric, d'ac ?

– OK. Demain, début d'aprèm, à la Coubre, ça marche...

Derrière le barrage, les rues sont à tout le monde. Aux piétons. Aux vélos. Aux motos. Mais il n'y a personne. Le désert ici.

Je roule tranquillement. Je passe par le centre-ville parce que je veux voir cette putain de ville se débattre dans ce blocus, voir ce que ça lui fait de dégringoler comme ça de son

piédestal. Je croise de temps en temps la voiture d'un viticulteur qui vient prendre sa relève au piquet de grève. Devant le cinéma, avenue Victor-Hugo, pas un Cognaçais ne fait la queue. La boulangerie est fermée. L'épicerie au coin de la rue Bellefond aussi. Absolument rien n'est normal ici. Cognac se prend la réalité en pleine gueule. La belle, l'orgueilleuse, la prétentieuse Cognac se rend compte maintenant qu'elle se vautre dans la crise depuis des années. Un peu comme un top-model qui s'aperçoit juste avant le défilé que sa robe haute couture est toute tachée de sang et de gras.

J'arrive sur le rond-point de la place François-1er. Ce connard de roi brandit son épée comme un connard de président de l'Académie française. Cognac a enfanté un roi. Un seul. Et ce temps est bel et bien révolu. François 1er charge le vent qui le verdit année après année pendant que les pigeons, inlassablement, lui chient dessus. Il charge le temps, le vide, plus rien, le cul posé sur son bourrin. Comme un con de roi qu'est mort depuis des siècles.

Les cadavres ne servent à rien. À rien du tout.

Je contourne le massif et descends le boulevard Denfert-Rochereau. À quelques rues de là, au Bureau du cognac, l'homme qui a décidé l'assassinat ne sait peut-être pas encore que l'exécution a bien eu lieu. Que le casse-couilles ne les casera plus. Je n'ai jamais rencontré directement le commanditaire. Et je ne le rencontrerai jamais. C'est toujours comme ça. Jamais de visage, jamais de face à face. Ce métier a des règles incontournables. Je les respecte : voilà pourquoi je travaille. On a confiance en moi. Je suis un tueur professionnel, et le mot important, ici, n'est pas tueur.

Voilà le pont neuf qui enjambe la Charente. Sur les rives, bien entendu, personne, absolument personne ne manifeste

devant ces putains de maisons de négoce qui étalent leur fric dans des bâtiments si luxueux, si imposants, si impressionnants, des immeubles dont la seule construction a coûté plus cher que tout ce que récolteront les viticulteurs à l'issue de leur blocus, quand, évidemment, comme à chaque fois, politiques, hauts fonctionnaires et représentants de la viticulture se réuniront tous ensemble dans un grand bureau pour faire cesser le bordel et aboutir à un compromis sur le dos des braves contribuables. Il s'agira juste de discuter pour choisir la texture de la vaseline qui sera servie à toutes et tous...

La ligne droite de Javrezac, je me casse.

Ciao ciao Cognac...

Je suis un mec seul. Toujours seul. Pas de femme. Pas d'ami. Plus de famille. Pas de chien. Rien que moi et ma gueule. Quand une fille commence à s'attacher, à prendre la moindre habitude avec moi, à me faire des phrases qui pourraient annoncer un « je t'aime », je coupe net, je sectionne, j'abrège, je la fous dehors ou je me tire. Je largue. Mon métier ne s'accorde pas avec de tels méandres. Mon cerveau non plus d'ailleurs, et mon cœur encore moins, enfin, je crois. Je suis né pour être seul. Et je n'y peux rien. Enfin, je crois... Ce n'est ni triste ni gai : c'est comme ça.

Peu importe.

Instinctivement, je me tais. J'attends que ça passe. Que la pluie cesse. Et elle cesse toujours, une fois les nuages essorés, vidés, passés.

La patience est mère de glace. La patience et le silence, mes seules vertus.

Je mets le bras à la fenêtre. De l'autre, je tiens le volant. J'écoute Richard Desjardins pleurer ses flèches et son carquois de sentiments. J'écoute toujours des chansons d'amour dans ces moments-là. Je roule à 160 sur la nationale. Je sens déjà que l'air a changé. Qu'il se charge, kilomètre après kilomètre, d'iode et de sel.

Je passe Saintes et j'essaie d'oublier ce qui s'est passé cet après-midi. Le sang-froid ne le reste pas si longtemps. Je double un camping-car immatriculé dans les Yvelines. Il me fait des appels de phares. J'accélère encore. Balanzac, Le Gua, Cadeuil, Luzac. La ligne blanche s'étale à l'infini sur le monde bitumé.

Devant le compteur est posé un paquet de Marlboro. J'enclenche l'allume-cigare. Je prends le paquet, sors une cigarette, la porte à mes lèvres. Le bout rougi de l'allume-cigare sur le tabac. J'inspire profondément, longtemps. C'est la première de la journée. Je relâche la fumée qui file au-dehors de la voiture et se perd dans l'air surchauffé de ce mois de septembre.

Je vais à Royan. J'ai pris la route de Marennes pour passer sur le pont de la Seudre, pour voir le Bassin de Marennes-Oléron en ce milieu d'après-midi. Rien que pour sentir vraiment la mer avant de m'y plonger complètement pendant quelques semaines. Je vois déjà le clocher de Marennes. Au loin, le pont se cambre sous la caresse du vent d'ouest. On dirait une fille prête à se faire mettre.

J'arrive au-dessus de la Seudre en respirant l'air comme on se shoote. Devant moi s'étend tout ce que je ne suis pas : de l'eau qui bouge vers la plage, de la vie qui frémit dans le clapot du Bassin, des oiseaux libres de voler où ils veulent, des

poissons qui nagent sans arrière-pensées, des nuages blancs comme neige, des ostréiculteurs dans la vase, pliant les jambes pour ramasser leur survie, la Seudre amoureuse s'écoulant inexorablement vers le Bassin.

Je vis sur cette presqu'île coincée entre la Gironde et la Seudre depuis quelques années. À l'époque, je savais pas trop où aller. Je savais juste qu'il me fallait tirer un trait, partir loin des lieux où j'ai grandi, dans ce nord de la Charente-Maritime qui commence déjà à ressembler à la Vendée. Pas trop loin, mais loin quand même. J'avais vingt ans et j'avais déjà fait quelques conneries, des petits cambrios merdiques, des trucs à la con où je n'avais finalement gagné que le droit d'être repéré. Et pas que par les flics. Alors je m'étais barré sans rien dire à personne, en croyant que oui, on peut remettre les compteurs à zéro et puis repartir. Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre, ensuite, que la vie est une sale menteuse, une putain d'allumeuse avec qui il ne faut surtout pas coucher.

Le soleil tape sur la peinture laquée noire de ma Golf. Mon front est mouillé et je sens les gouttes qui perlent sur ma peau. Je ne me mens pas, je ne me cache rien : c'était dur aujourd'hui. Oui, très dur...

Royan maintenant. Mon immeuble. Je monte les escaliers, j'ouvre la porte, j'entre, je verrouille, je suis chez moi.

Je pose un disque sur la platine : The River, Bruce Springsteen. Je me désape en vitesse et je file dans la salle de bains. J'ouvre les robinets. L'eau est froide et c'est tant mieux. Je me glisse sous le jet en inspirant violemment. Je reste sous l'eau, je ne sais pas, peut-être quinze ou vingt minutes. Je lave tout, je décrasse. La sueur tombe dans le bac et s'enfuit à jamais dans la tuyauterie de l'immeuble. Je ferme les yeux. J'essaie de ne penser à rien. Je me rince. Purger. Débrancher. Effacer.

Je me sèche, je prends une aspirine et j'allume une cigarette.

Vautré sur le canapé, je vois les murs de mon appartement qui sont blancs et nus, impersonnels. Il y a des meubles oui, mais rien de stylé, du fonctionnel, quelques livres, quelques DVD, des disques, des armoires pleines de fringues même pas vraiment à la mode. Une cuisine high-tech et parfaite. Juste une seule photo, encadrée, et posée sur la table de nuit : une vague sur laquelle je surfe. Un cadeau, offert par une fille que j'ai connue il y a quelques années, Laure. Elle aimait la photo. Elle m'avait fait un cadeau. Je ne la vois plus. Elle a quitté la France. Partie du côté du Nicaragua ou du Honduras, je ne sais plus, là-bas, très loin. Elle croyait que ses lèvres, ses mains, ses yeux feraient fondre mon silence, ma froideur, la glace de ma vie. Elle essayait sans relâche de deviner par où il fallait passer pour contourner les barbelés. Elle essayait et essayait encore et rien ne l'arrêtait, rien ne la fatiguait, rien ne la décourageait. Parfois, elle arrivait quand même à passer un doigt dans un interstice. Elle était amoureuse alors je l'avais plaquée comme on assassine.

Je ne me rappelle pas bien des semaines qui avaient suivi. Il avait beaucoup plu. Et il avait fait froid je crois. J'avais fait ce que je devais faire. Et je ne regrette rien.

Aujourd'hui, il ne reste que cette photo. De moi.

Mes yeux se ferment doucement.

...

S'ouvrent. Je suis chez moi. La lumière a baissé pendant mon sommeil. Le soir tombe lentement. Je sors sur le balcon. Il fait le tour de toutes les pièces de façon à ce que le propriétaire ait une vue circulaire sur la Conche de Royan. Au sud, la Gironde. À l'ouest, le soleil qui plonge dans l'océan. Au nord, les pins, la forêt de la Coubre. À l'est, la terre, les

lotissements, les routes. J'allume une autre cigarette. Et je la fume paisiblement, sur la terrasse, en regardant la mer qui scintille de noir et les flammes roses du soleil. Tout semble si ordonné sur ce bout de côte, si tranquille et si calme ce soir. Il y a longtemps, dans les années d'après-guerre, Royan fut une belle et fière capitale du grand banditisme, une ville ouverte comme on disait où les interdits de séjour pouvaient venir et s'installer sous les yeux du SAC, le service d'ordre gaulliste. Les boîtes de nuit craquaient comme des allumettes, les casinos débordaient de cash et les restaurants sautaient régulièrement. Aujourd'hui, elle ne sert qu'à chloroformer des wagons de retraités qui n'ont rien d'autre à faire qu'attendre la mort. La ville aux trois quarts vidée après l'été s'endort docilement en rêvant de promener son chienchien sur le front de mer. Royan, le royaume des vieux en résidence médicalisée et des pharmaciens bourrés de pognon, le paradis des promoteurs immobiliers et des élus qui aiment le béton.

L'incendie rose et jaune et orange et rouge s'éteint doucement au-dessus de l'océan bleu nuit. La lune éclaire la mer en dessinant des auréoles autour du phare de Cordouan.

J'entre dans l'appartement. Mes mains tremblent encore un peu. Et mon cœur ? Il bat. Il bat trop. Il palpète tant et tant que ce soir je ne sais pas trop quoi en faire. Il faudrait pouvoir l'arrêter un peu, lui dire de se taire. Il faudrait pouvoir le mettre au frigo pendant quelques heures histoire de refroidir son affolement, histoire qu'il se calme et qu'il retrouve non pas la paix, je sais bien, mais l'indifférence. Je... Oui, ce soir, j'ai quand même un peu de mal à surmonter les choses. Que se passe-t-il bordel ?

Je pénètre dans la chambre, j'ouvre la boîte en métal posée sur l'étagère de la table de nuit et je prends les billets qui s'y